
M A N U S C R I T

LES RATS

de Gerhart Hauptmann

Traduit de l'allemand par Pascal Paul-Harang

cote : ALL00D374

Date/année d'écriture de la pièce : 1911

Date/année de traduction de la pièce : 1999

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

Gerhart Hauptmann

Les rats

Die Ratten

Tragi-Comédie berlinoise
(1911)

Texte français
Pascal Paul-Harang

Note du traducteur

Gerhart Hauptmann donne à entendre quatre types de « langues » dans *Les Rats* : le haut-allemand, le dialecte berlinois, le sabir d'une domestique polonaise et le viennois gouailleur d'une actrice.

Le berlinois est parlé par tous les « prolétaires » de la pièce : la famille John, Bruno Mechelke, le concierge Quaquaro ainsi que l'agent de police Schierke. Une exception : la morphinomane Sidonie Knobbe, qui fut autrefois comédienne. L'allemand noble est parlé par le directeur de théâtre Hassenreuter (une langue élégante, châtiée, souvent ampoulée et volontiers agrémentée d'expressions françaises, anglaises ou latines). C'est aussi la langue de sa famille (épouse et fille) et de ses élèves Käferstein, Kegel et Spitta.

Le naturaliste Hauptmann s'inscrivant en cela dans une longue tradition de la littérature de langue allemande qui va du jeune Goethe à Tankred Dorst : il *transcrit* les dialectes et les parlers. Il nous les fait entendre « au plus près ». Il ne se contente pas d'inviter le lecteur (ou l'acteur) à imaginer tel ou tel accent à l'instar d'un Pagnol, par exemple, qui écrivait ses comédies marseillaises dans un français rigoureusement classique truffé de régionalismes savoureux. Hauptmann ne suggère pas seulement un type de prononciation, il en donne un équivalent phonétique. C'est ce que j'ai choisi de respecter dans le cas de la domestique Pauline Piperkarcka : elle parle ici le français avec les maladresses et les travers typiques des gens d'expression polonaise qui s'efforcent de s'exprimer dans notre langue : le *u* est prononcé *é*, les chuintantes en fin de mots sont sifflées (ex : logeuse = « logeusse »), l'article ou le pronom personnel font souvent défaut etc. Il convient donc de lire ce rôle tel qu'il est écrit afin d'en entendre la couleur.

Le nombre important des références à l'histoire, à la géographie et à la culture allemandes pouvant représenter un obstacle à la représentation de l'œuvre devant un public non germanique, nous mettons à la disposition des metteurs en scène une version « adaptée » des *Rats*. Cette version se distingue du présent texte en ce qu'elle transpose ou élude – dans le plus grand nombre de cas – les éléments qui pourraient entraver une compréhension aisée de l'œuvre.

Je remercie tous ceux qui, par leurs conseils et encouragements, m'ont aidé à mener à bien ce travail, spécialement Jean-Louis Besson, Katrin Lorbeer, Piotr Kaminski et Laurent Mühleisen.

Pascal Paul-Harang

Dramatis Personae

Harro Hassenreuter, *un ancien directeur de théâtre*

Therese, *sa femme*

Walburga, *sa fille*

Pasteur Spitta

Erich Spitta, *son fils, étudiant en théologie en fin d'étude*

Alice Rütterbusch, *comédienne*

Nathanael Jettel, *comédien*

Käferstein et Docteur Kegel, *élèves de Hassenreuter*

Paul John, *maître maçon*

Henriette John, *sa femme*

Bruno Mechelke, *le frère de cette dernière*

Pauline Piperkarcka, *une domestique*

Sidonie Knobbe

Selma, *sa fille*

Quaquaro, *concierge*

Madame Kielbacke

Schierke, *agent de police*

Prononciation :

(L'accent tonique est indiqué par un soulignement)

Harro Hassenreuter ≈ Harro Hasseunroiteur

Walburga ≈ Valbourga

Spitta ≈ Chpitta

Alice Rütterbusch ≈ Ruteurbouch'

Nathanael Jettel ≈ Yetteull

Käferstein ≈ Kèfeurchtainn

Docteur Kegel ≈ Kégueul

John ≈ Yône

Bruno Mechelke ≈ Brouno Méchelkeu

Pauline Piperkarcka ≈ Paolineu Pipeurkartska

Knobbe ≈ Knobbeu

Selma ≈ Zelma

Quaquaro ≈ Kfakfaro

Kielbacke ≈ Kilbakeu

Schierke ≈ Chirkeu

ACTE PREMIER

À Berlin, dans les combles d'une ancienne caserne de cavalerie.¹ Une pièce sans fenêtre qu'éclaire une lampe à pétrole suspendue au milieu du plafond au-dessus d'une table ronde. Dans le mur du fond débouche un couloir qui relie la pièce à la porte d'entrée. Une porte renforcée de ferrures, munie d'une sonnette rudimentaire que l'on actionne du dehors par un fil lorsqu'on demande à entrer. Dans le mur de gauche, une porte donne sur une pièce adjacente. Contre le mur de droite, un escalier mène à un grenier.

C'est dans ce grenier, ainsi que dans les parties visibles des combles, que l'ancien directeur de théâtre Hassenreuter a entreposé son fonds de costumes et d'accessoires de théâtre.

Dans cette lumière incertaine, on peut se demander si l'on ne se trouve pas dans la salle d'armes d'un vieux château, dans un entrepôt d'antiquités ou chez un loueur de costumes.

De part d'autre du couloir sont exposés sur des mannequins les casques et armures des cuirassiers de Wallenstein², ainsi que, disposés sur un rang, le long des murs de droite et de gauche à l'avant de la pièce. L'escalier du grenier est encadré de deux armures. Au-dessus, le plancher est obturé par l'habituelle trappe.

À l'avant, sur la gauche, un pupitre a été placé contre le mur. De l'encre, des plumes, de vieux livres de comptes et un tabouret ainsi que quelques chaises à hauts dossiers autour de la table ronde centrale, donnent à penser que le lieu doit servir de bureau. Une bouteille d'eau avec des verres sur la table, et quelques photographies au-dessus du pupitre. Les photographies montrent le directeur Hassenreuter en Karl Moor³ ainsi que dans différents autres rôles.

Au cou d'un des cuirassiers pend une énorme couronne de laurier avec un ruban dont les extrémités portent, inscrits en lettres dorées, les mots : « À notre génial directeur Hassenreuter ! Les membres de la troupe reconnaissants. » Une série de gros rubans rouges porte seulement les inscriptions : « Au génial Karl Moor »... « À l'incomparable et inoubliable Karl Moor »... etc. etc.

Tout est bon pour utiliser l'espace à des fins d'entrepôt. Partout où c'est possible pendent des costumes allemands, espagnols et anglais d'époques variées à des patères. On aperçoit des bottes de cavaliers suédoises, des épées espagnoles et des flamberges⁴ allemandes.

Sur la porte de gauche est inscrit « Bibliothèque. »

Toute la pièce fait montre d'un désordre pittoresque. De vieux bouquins et des armes, des coupes, des gobelets etc. traînent à tous endroits.

¹ - Hauptmann prend pour modèle l'ancienne caserne des dragons construite sous Frédéric II non loin de l'Alexanderplatz. Dans les années 80 du XIXe Siècle y habitaient une soixantaine de familles dans des conditions si sordides qu'on l'appelait le « château des puces.

² - En fait « cuirassiers de Pappenheim » (*Pappenheimischer Kürassiere*), i.e. des personnages issus du personnel de Schiller — *La mort de Wallenstein* (III, 15).

³ - Le rebelle épris de liberté dans *Les brigands* de Schiller.

⁴ - Épées dont la lame a la forme d'une flamme.

C'est dimanche, fin mai.

Madame John, sur la fin de la trentaine, et la toute jeune domestique Pauline Piperkarcka sont assises à la table centrale. Mme John, le buste penché au-dessus de la table, s'efforce avec vivacité de persuader la jeune domestique. Piperkarcka, attifée à la manière ancillaire avec veste, chapeau et ombrelle, se tient très droite. Sa jolie petite frimousse est rougie par les larmes. Sa silhouette trahit une grossesse déjà avancée. Elle fait des dessins sur le plancher avec la pointe de son ombrelle.

Mme JOHN — Mais oui ! Bien sûr ! Puisque j'vous l'dis, Pauline !

LA PIPERKARCKA — Bon. Eh bien vais à Schlachtensee ou à Halensee⁵. Faut que vais voir si le trouve !

Elle essuie ses larmes et veut se lever.

Mme JOHN — *empêche Piperkarcka de se lever* : Pauline ! Pour l'amour de Dieu, faites pas ça ! Pas ça, pour rien au monde. Ça fait du scandale, ça coûte de l'argent et ça n'apporte rien. Mais qu'est-ce qu'vous voulez faire, dans l'état où vous êtes, aller courir encore après c'vaurien ?

LA PIPERKARCKA — Eh bien ma logeuse aujourd'hui va m'attendre pour rien. Mé jette dans le canal⁶ et mé noie.

Mme JOHN — Pauline ! Mais pourquoi ? mais pourquoi, Pauline ? Écoutez-moi, mais maintenant écoutez pour l'amour de Dieu rien qu'un... écoutez-moi rien qu'un tout ptit moment, et faites attention à c'que j'vous explique ! Mais vous l'savez, j'vous l'ai pourtant bien dit d'avant l' gros horloge que j'passais par l' Alexanderplatz de r'tour des halles, dès que j'vous ai vue et que j'vous l'ai dit tout net. Qu'est-ce que j'vous ai dit ? L'argent, que j'vous ai bien dit tout de suite, l'argent, ce p'tit saligaud, y veut pas en entend' parler ! Y en a plein des comme ça ici, elles sont toutes comme ça ici, elles sont des millions d'filles comme ça ! Et alors j'ai dit... qu'est-ce que j'ai dit ? Viens, j'ai dit, j'vais t'aider.

LA PIPERKARCKA — Chez moi peux plé m'montrer comme j'ai changé. La mère crie tout de souite quand elle me voit ! Père tape ma tête contre lé mэр et mé jette à la ré. Et l'argent, j'ai rien dé tout dé tout, que des pièces, deux pièces d'or qué jé m'ai cousées dans la doublère dé veste. Cet homme méchant sinon rien laissé, pas dé mark, pas dé pfennig.

Mme JOHN — Mam'zelle, mon mari est maçon, maître maçon qu'il est. Si seulement vous vouliez m'écouter... mais écoutez donc, pour l'amour de Dieu, c'que j'vous fais comme proposition. Mam'zelle, ça nous rend service à toutes les deux. Vous, ça vous rend service et moi tout pareillement. Et puis Paul, qu'est mon mari, ça lui rend service aussi qu'il voudrait tellement avoir un p'tit, parce que not' fils unique, not' petit Adelbert, il est mort d'la diphtérie. Vot' gosse i s'ra comme si c'était l'nôte. Et alors vous pourrez aller voir vot' chéri, vous pourrez r'prendre le service, vous pourrez r'tourner chez vos parents, l'enfant s'ra bien, et personne au monde a besoin d'rien savoir.

⁵ - Faubourg résidentiel au bord du lac du même nom au sud-ouest de Berlin. *Halensee* : lac et quartier de l'ouest de Berlin, entre Grunewald et Charlottenburg.

⁶ - Le *Landwehrkanal* (« Canal de l'armée territoriale ») qui relie la Sprée supérieure à la Sprée inférieure. Réalisé en 1845-1850, il fut élargi en 1883-1889.

LA PIPERKARCKA — Jestement ! Mé jette dans lé canal ! *Elle se lève.* J'écris un mot, jé laisse un mot dans ma veste : c'est toi avec ta maudite méchanceté qu'as poussé ta Pauline dans l'eau ! pis mets tout son nom : Alois Theophil Brunner, fabricant d'instréments. Il verra alors, comment faire avec ma mort sér la conscience.

Mme JOHN — Attendez, mam'zelle, faut qu'j'ouv' le verrou !

Mme John fait mine de vouloir raccompagner la Piperkarcka. Mais avant que les deux femmes aient gagné le couloir, apparaît lentement Bruno Mechelke par la porte de gauche, comme à la recherche de quelque chose, et reste en arrêt. Bruno Mechelke est plutôt de petite taille, il a un bref cou de taureau et des épaules d'athlète. Un front bas et fuyant, des cheveux en brosse, un petit crâne rond, un visage brutal, la narine gauche mâchurée par une cicatrice. Le jeune homme, qui a peut-être dix-neuf ans, se tient voûté. De grosses mains pataudes pendent de ses longs bras musclés. Il triture un piège à souris.

BRUNO *siffle sa sœur comme un chien.*

Mme JOHN — J'arrive, Bruno, qu'est-ce tu veux ?

BRUNO *perdu dans la contemplation du piège.* — Ch'crois qu'i faut que j'mette des pièges ici.

Mme JOHN — Est-ce que t'y as mis du lard ? *À la Piperkarcka :* C'est mon frère. N'ayez pas peur, mam'zelle !

BRUNO *dans la même attitude.* — Aujourd'hui j'ai vu l'empereur Wilhelm, Inette.⁷ J'ai suivi la parade de la garde.

Mme JOHN *à la Piperkarcka que l'apparition de Bruno Mechelke a tétanisée de peur.* — C'est qu'mon frère, restez donc ! *À Bruno :* Dans quel état tu t'es encore mis, mon garçon ! Évidemment qu'tu fais peur à la d'moiselle.

BRUNO *sans bouger et sans lever les yeux.* — L'même fantôme, chuis l'rev'nant.

Mme JOHN — Va au grenier poser tes pièges !

BRUNO *dans la même attitude. S'avançant lentement vers la table.* — Ouais, tu parles encore d'un boulot d'crève-la-faim. Quand j'trafique dans les allumettes, ça rapporte quand même plus de galette.

LA PIPERKARCKA — Adié, madame John.

Mme JOHN *furieuse contre son frère.* — Tu veux t'en aller et m'ficher la paix !

BRUNO *accroupi* — Ça va, ça va. J'm'en vais. *Il retourne docilement dans la pièce attenante dont madame John ferme énergiquement la porte à clé.*

LA PIPERKARCKA — Oh ! aimerais pas lé rencontrer dans lé Tiergarten ou Grunewald⁸ la nouit. Pas la nouit et pas le jour aussi.

Mme JOHN — Ça, nom de Dieu ! quand j'lâche le Bruno et qu'i vous court après !

⁷ - Guillaume Ier, roi de Prusse (1861-1888) et empereur allemand (1871-1888).

⁸ - Vaste parc situé entre le centre-ville et les quartiers ouest, véritable poumon vert de Berlin. *Grunewald* : grande forêt qui s'étend des faubourgs de l'ouest de Berlin jusqu'à la Havel.

LA PIPERKARCKA — Adié. Ça m'plaît pas ici. Si voulez mé parler encore, préfère un banc à la cascade dé Kreuzberg, Madame John.

Mme JOHN — Pauline, c'est moi qu'a élevé mon Bruno dans l'tracas et les peines, et le jour et la nuit. Vot'gosse, i s'ra encore dix fois mieux. Alors, Pauline, quand i s'ra né, j'prends c't'enfant et par mes parents défunts, que j'vais encore l'dimanche des morts, et qu'personne m'empêch'ra d'me rendre à Rüdersdorf⁹ d'aller allumer une lumière sur les deux tombes¹⁰ : ce p'tit loupot, i s'ra comme un coq en pâte, pareil et encore mieux qu'un vrai p'tit prince ou qu'une vraie princesse.

LA PIPERKARCKA — Avec mes derniers pfennigs, vais acheter dé vitriol — tombe sér qui ça tombe ! — et jette sér cette bonne femme qui va avec loui ! — tombe sér qui ça tombe ! — pleine figuère ! Tombe sér qui ça tombe ! Bréle toute sa joli visage kapout ! M'en fiche ! Ça bréle la barbe kapout ! Bréle les yé kapout ! qu'i va avec éne autre femme. Tombe sir qui ça tombe ! M'a trompée ! m'a déshonorée ! m'a volé mon argent ! m'a volé mon honneur ! a abésée de moi, l'salud d'chien ! abandonnée, menti, trompée, jétée dans la misère ! Tombe sir qui ça tombe ! — Va être avégle ! Nez bouffé ! A même plé le droit d'être sir terre !

Mme JOHN — Mademoiselle Pauline, sur mon salut éternel, de l'heure qu'le p'tit loupot i s'ra au monde... de c'moment là !... pour lui ce s'ra comme si, chais pas moi ! comme s'il était né dans du v'lours et d'la soie. Allez, un peu d'confiance ! et disez oui ! — J'ai pensé à tout. Ça peut s'faire, Pauline, ça peut, ça peut que j'vous dis ! Et ni le docteur ni la police ni vot' logeuse i r'marqu'ront rien ! — Et pour commencer, j'vous donne les cent-vingt-trois marks que j'ai économisés des ménages que j'fais ici pour l'directeur Hassenreuter.

LA PIPERKARCKA — Alors plétôt étrangler à la naissance ! Pas vendre !

Mme JOHN — Mais qui vous parle de l'vendre, Pauline ?

LA PIPERKARCKA — Tout c'que j'é pé souffrir dé octobre à aujourd'houi. Fiancé me rejette ! Logeuse mé réjette. Plé dé chambre. Qu'est-ce qué vais faire, qu'on mé méprise comme ça, qué les gens m'inséltent ou mé répoussent ?

Mme JOHN — C'est bien c'que j'dis, ça vient de c'que l'diable est encore plus fort que l'Christ not' Sauveur.

Sans se faire remarquer, Bruno Mechelke est réapparu dans l'embrasure de la porte, tout en bricolant comme auparavant.

BRUNO avec un drôle de ton, distinctement mais comme sans en avoir l'air —
Vingt-deux !

LA PIPERKARCKA — La personne mé fait peur. Laissez-moi partir !

Mme JOHN *se lance sur Bruno.* — Tu tu vas t'en r'tourner d'où tu viens ! J't'ai dit que j't'appellerai.

⁹ - Commune située à l'est de Berlin, surtout connue pour ses très anciennes carrières de gypse.

¹⁰ - Dans les pays germaniques, on honore les tombes et les monuments aux morts avec de petites lampes contenant une bougie.

BRUNO — Ben Inette, j'ai juste dit « vingt-deux ! »

Mme JOHN — T'es pas toqué ? — Ça veut dire quoi « vingt-deux ? »

BRUNO — Ben, on n'a pas ouvert la porte d'entrée ?

Mme JOHN *tressaille, tend l'oreille tout en retenant la Piperkarcka qui allait s'en aller.* — Chut, mam'zelle ! Halte ! Attendez encore un peu !

Bruno continue à tailler un piège. Les deux femmes prêtent l'oreille.

Mme JOHN *à voix basse, inquiète, à Bruno* — J'entends rien.

BRUNO — Tu parles d'un vieux placard à casseroles : faut t'déboucher les oreilles.

Mme JOHN — Ça s'rait bien la première fois d'ces derniers mois qu'le directeur, i vient l'dimanche.

BRUNO — Si i radine, le théâtreux, i pourrait p'têt' m'engager.

Mme JOHN *sèchement.* — Arrête ton baratin !

BRUNO *faisant des mines à la Piperkarcka.* — Vous allez pas l'croire, mam'zelle, au cirque Schumann¹¹ je f'sais faire trois fois l'tour d'la piste à l'âne de l'auguste, moi. Rien m'fait peur.

LA PIPERKARCKA *finissant par remarquer l'abracadabrante étrangeté des lieux, effrayée, très agitée.* — Jessé, Maria, Josseph, où qué jé souis ?

Mme JOHN — Qui ça peut bien être ?

BRUNO — Pas l'directeur, Inette. Ça c'est une donzelle qu'a des p'tites godasses.

Mme JOHN — Mam'zelle, soyez gentille, montez donc au grenier deux minutes ! Y a quelqu'un qui vient, p'têt' qu'i veut juste savoir quelqu' chose.

Son angoisse allant grandissant, la Piperkarcka obtempère. Elle grimpe l'escalier et gagne le grenier dont la trappe est ouverte. Madame John s'est placée de telle sorte, qu'en cas de nécessité, la Piperkarcka soit à couvert de la porte d'entrée. La Piperkarcka disparaît. Madame John et Bruno restent seuls.

BRUNO — Qu'est-ce tu lui veux à la frangine ?

Mme JOHN — Ça t'regarde pas, t'as compris ?

BRUNO — Ben j'demande, parce que t'es là toute trouillarda à faire le pet devant la fille. Sinon moi, tu sais, j'm'en tamponne.

Mme JOHN — C'est ça, ben continue d't'en tamponner

BRUNO — Ben voyons ! Alors autant que j'me débine.

Mme JOHN — Voyou ! sais-tu seulement tout c'que tu m'dois ?

BRUNO *impassible* — Mais pourquoi tu t'énerves ? Qu'est-ce qu'j'ai fait d'mal ? Qu'est-ce tu veux ? Là, faut qu'j'aille chez ma môme. Chuis crevé. La nuit dernière, j'l'ai passée à la belle étoile dans les buissons, au Tiergarten. En fait, c'est la dèche chez moi. *Il retourne les poches de son pantalon.* Va donc falloir que j'gagne un peu ma croûte.

¹¹ - Grand cirque qui avait pris ses quartiers dans une halle de marché au Schifferbaurdamm en 1879. En 1919, il sera aménagé en théâtre par Max Reinhardt. C'est aujourd'hui le Friedrichstadtpalast.

Mme JOHN — Tu restes ici ! — et t'en bouges pas ! — ou alors t'auras plus rien d'moi, même si tu v'nais chialer comme un p'tit chien, pas un pfennig ! Bruno, tu files un mauvais coton.

BRUNO — J'ai toujours eu l'monde entier qu'est contre moi – quoi ! – c'est toujours moi l'couillon. Alors j'ai pas l'droit d'm'en aller, quand j'ai tout c'qu'i m'faut chez ma dulcinée ? *Il sort un infect portefeuille.* Même plus une reconnaissance de dette dans l'portefeuille. Alors dis-moi c'que tu veux d'moi, et pis laisse-moi m'tirer.

Mme JOHN — De toi ? C'que j'veux ? Qu'est-ce tu pourrais bien faire pour moi ? T'es bon à rien pour ta sœur qu'a pas toute sa tête d'avoir pitié d'un voyou et d'un feignant comme toi !

BRUNO — Ça s'pourrait bien, qu'des fois t'as pas toute ta tête.

Mme JOHN — Not' père m'l'a souvent dit quand t'avais cinq-six ans et qu't'en f'sais d'jà des tiennes, qu'ça allait pas êt' la fête tous les jours avec toi et que j'f'rais mieux de t'laisser filer. Et pour c'qui est d'mon homme, qu'est comme i faut et honnête... d'avant un homme bien comme ça, t'as pas intérêt à t'montrer.

BRUNO — Mais j'sais bien, tout ça j'sais bien, Inette ! Mais y a des fois qu'ça va pas toujours comme on voudrait. Qu'est-ce tu veux ? J'sais bien qu'chuis né avec une bosse dans l'dos, même si ça s'voit pas, et qu'chuis pas v'nu au monde au château d'Sans-Souci¹². Faut bien que j'me débrouille avec c'te bosse ! C'est comme ça ! Qu'est-ce tu veux ? Pour c'qu'est des rats, t'as pas b'soin d'moi : c'que tu veux, c'est faire tes affaires en douce avec la cocotte.

Mme JOHN *levant un poing menaçant sous le nez de Bruno.* — Si tu t'en vas raconter rien qu'un seul petit mot : j'te crève. T'es plus qu'un cadavre !

BRUNO — Ben tu sais quoi ? j'me tire. *Il grimpe l'escalier.* Et si ça s'trouve, qu'est-ce tu veux, c'est comme ça, j'vais m'retrouver au violon.

Il passe la trappe et disparaît. Madame John se dépêche d'éteindre la lampe et gagne la porte de la bibliothèque à tâtons. Elle entre dans la bibliothèque sans refermer complètement la porte derrière elle.

On perçoit un bruit de serrure rouillée et d'une clé qu'on y tourne. Une démarche légère remonte le couloir. On a pu entendre brièvement la rumeur des rues de Berlin de même que des cris d'enfants provenant des différents étages. La musique d'un orgue de Barbarie remonte de la cour.

Walburga Hassenreuter s'approche craintivement. C'est une jeune fille de seize ans à peine, elle a l'air joli et innocent. Une ombrelle, une petite robe d'été claire qui laisse voir les chevilles.

WALBURGA *reste en arrêt, tend l'oreille, puis d'une voix craintive* — Papa ! Papa ! — *Elle tend longuement l'oreille puis dit :* Ça sent pourtant le pétrole ici ! *Elle trouve des allumettes, en gratte une, veut allumer la lampe et se brûle les doigts au verre de lampe encore brûlant. Aïe ! — Bonté, mais qui est là ? Elle pousse un cri et veut se sauver. Madame John réapparaît.*

¹² - Résidence royale de Frédéric II de Prusse à Potsdam.

Mme JOHN — Hé ! mam'zelle Walburga, qu'est-ce que c'est qu'ce raffut ? Mais calmez-vous ! C'est qu'moi, voyons.

WALBURGA — Mon Dieu, la peur affreuse que j'ai eu, madame John !

Mme JOHN — Et pourquoi ça, mademoiselle Walburga ? Qu'est-ce que vous v'nez faire ici aujourd'hui, un dimanche ?

WALBURGA *la main sur la poitrine* — J'ai cru que mon cœur allait lâcher, Madame John.

Mme JOHN — Qu'est-ce qui s'passe, mademoiselle Walburga ? Qu'est-ce qui vous fait peur comme ça ? Vous d'vez savoir par M'sieur vot' père qu'le dimanche et la s'maine j'ai à faire là-haut dans les caisses et les coffres, à brosser la poussière et à faire la chasse aux mites. Et au bout d'trois ou quat' semaines, quand j'arrive aux bout d'mes mille deux cents à mille huit cents costumes et qu'chuis à jour, et ben faut r'mett' ça d'plus belle.

WALBURGA — J'ai eu peur, parce que le verre de la lampe était encore brûlant, Madame John.

Mme JOHN — Ben ouais, la lampe était allumée, et j'lai soufflée y pas une minute. *Elle soulève le verre de la lampe.* Moi, ça m'brûle pas ! J'ai les mains endurcies ! *Elle allume la mèche.* Voilà d'la lumière ! Ah, j'vous ai encore fait sursauter. Qu'est-ce qu'y a d'si dangereux ? J'vois rien.

WALBURGA — Brrr, vous avez l'air d'un fantôme, madame John.

Mme JOHN — J'ai l'air de quoi ?

WALBURGA — Quand on arrive comme ça du grand soleil dans l'obscurité... on a l'impression d'être entouré de fantômes.

Mme JOHN — Et alors mon p'tit fantôme, qu'est-ce que vous êtes bien v'nue faire ici ? — Vous êtes toute seule ou y a encore quelqu'un qui vient ? Vot' papa va vous r'joindre ?

WALBURGA — Non ! Papa est allé à Potsdam aujourd'hui, il était reçu en audience.

Mme JOHN — Alors qu'est-ce que vous êtes venue chercher ici ?

WALBURGA — Moi ? Oh ! J'étais juste en train de me promener.

Mme JOHN — Alors, dépêchez-vous d'vous en aller ! C'est pas dans l'grenier de vot' papa qu'on l'trouve, le beau soleil de la Pentecôte.

WALBURGA — Vous aussi, avec votre mauvaise mine, vous feriez bien d'aller prendre un peu le soleil.

Mme JOHN — Peuh ! l'soleil c'est pour les gens bien ! Moi, y faut qu'tous les jours j'ai ma ration d'poussière et d'crasse dans les bronches — allez, ma gosse, j'ai du travail ! *Elle tousse.*

WALBURGA *inquiète* — Ce n'est pas la peine de dire à papa que je suis montée.

Mme JOHN — Hein ? Comme si j'avais qu'ça à faire !

WALBURGA *faisant mine de rien* — Et si Monsieur Spitta demandait après moi...

Mme JOHN — Qui ?

WALBURGA — Le jeune homme qui donne des cours particuliers chez nous...

Mme JOHN — Oui, et alors ?

WALBURGA — Soyez gentille, dites-lui que je suis passée, mais que je suis repartie tout de suite.

Mme JOHN — Alors à m'sieur Spitta i faut que j'ui dise et pas à vot'papa ?

WALBURGA *instinctivement* — Oh, mon Dieu non, madame John !

Mme JOHN — Attends un peu, toi, tu vas voir ! Fais bien attention. Y en a des comme toi, et qui v'naient d'où tu viens, et qui s'sont r'trouvées dans la Dragonerstrasse¹³ dans l'caniveau, ou même qu'ont fini à la taule pour femmes d'la Barnimstrasse !¹⁴

WALBURGA — Vous ne voulez tout de même pas dire, Madame John, ou aller croire que ma relation avec Monsieur Spitta a quelque chose de défendu ou d'inconvenant ?

Mme JOHN *prise de panique* — Tais-toi ! — Quelqu'un a mis une clé dans la serrure.

WALBURGA — Éteignez ! *Madame John souffle rapidement la lampe.* Papa !

Mme JOHN — Allez, Mademoiselle, montez au grenier ! *Elle et Walburga grimpent l'escalier et disparaissent par la trappe qui se referme derrière elles.*

Deux hommes, le directeur Hassenreuter et le comédien Nathanael Jettel, sociétaire du Hoftheater¹⁵, apparaissent dans l'encadrement de la porte d'entrée. Le directeur est de taille moyenne, soigneusement rasé, la cinquantaine. Il aime à marcher à grands pas et fait montre d'un vif tempérament. Ses traits sont racés, il a le regard intrépide. Ses manières sont bruyantes. Sa nature est on ne peut plus fougueuse. Il porte un pardessus d'été de couleur claire, le haut-de-forme poussé en arrière, il est du reste en habit et chaussé de souliers vernis. Sa veste négligemment ouverte laisse apercevoir une poitrine couverte de décorations. — Le sociétaire Jettel porte sous un très léger pardessus d'été un costume de flanelle blanc. Il tient dans sa main droite un chapeau de paille ainsi qu'une canne élégante, il est chaussé de souliers jaunes. Lui aussi est rasé de près, il a la cinquantaine passée.

DIRECTEUR HASSENREUTER *appelle* — John ! Madame John ? — Oui, eh bien voilà mes catacombes, mon cher Jettel ! Sic transit gloria mundi !¹⁶ C'est là que j'ai entreposé, mutatis mutandis, tout ce qui m'est resté de ma splendeur théâtrale passée : de vieilles loques et des frusques ! — John ! John ! Elle était là, puisque le verre de lampe est encore chaud. *Il allume la lampe au moyen d'une allumette.* Fiat lux, pereat mundus¹⁷ ! Bien ! Maintenant vous allez y voir clair pour visiter mon paradis des mites, des rats et autres puces.

¹³ - Quartier particulièrement mal famé.

¹⁴ - Dans la *Barnimstrasse*, à proximité de l'Alexanderplatz se trouvait effectivement une prison pour femmes.

¹⁵ - Comédien sociétaire du Hofchauspiel (« Théâtre de la Cour » ou « Théâtre Royal ») de Berlin.

¹⁶ - « Ainsi passe la gloire du monde », première parole de l'hymne chanté pendant l'intronisation du pape, lorsque celui-ci remonte en procession vers le maître-autel (fixé par écrit en 1516).

¹⁷ - Hassenreuter relie ensemble deux éléments disparates, à savoir *Fiat lux*, « que la lumière soit » (Genèse, Livre I, 1,3) et *Fiat iustitia, pereat mundus*, « que justice soit faite, le monde dut-il en périr », devise d'élection de l'empereur Maximilien Ier (1556-1564).

NATHANAEL JETTEL — Vous avez donc reçu ma carte, mon cher directeur ?

HASSENREUTER — Madame John ! — Je vais voir si elle est au grenier. *Il grimpe l'escalier d'un pas agile et secoue la trappe.* — Fermé ! Et comme de bien entendu, cette fripouille a gardé les clés dans son tablier. *Furieux, il frappe à coups de poing contre la trappe.* John ! John !

JETTEL *manifestant quelque impatience* — Directeur, ne peut-on pas se passer de cette John ?

HASSENREUTER — Quoi ? Vous ne croyez pas que toutes ces pauvres fripes dont vous avez besoin pour votre tournée, je vais me mettre à les chercher dans mes trois cents caisses sans la John, comme ça tout seul, en frac, avec toutes mes médailles, de retour de chez le Prince ?

JETTEL — Ah, vous permettez ! Je n'interprète pas mes spectacles de tournée avec des fripes sur le dos.

HASSENREUTER — Eh bien, mon vieux, allez donc jouer en caleçon ! Ça ne me dérange pas. N'oubliez pas tout de même pas à qui vous avez à faire ! Et ce n'est pas parce qu'un comédien se prend à siffler — quand bien même serait-ce le sociétaire Jettel du Théâtre Royal — que le directeur Harro Hassenreuter va rappliquer. Sapristi !¹⁸ Parce qu'un saltimbanque a tout à coup besoin d'un turban râpé ou d'une paire de bottes éculées, faudrait-il qu'un pater familias – un père de famille – abrège le seul dimanche ensoleillé qu'il passe avec les siens ? Qu'il se mette à fouiner dans le grenier à quatre pattes comme un teckel ? Non, mon petit père, il faut vous adresser à quelqu'un d'autre !

JETTEL *très calme* — Pourriez-vous me dire, directeur, qui a bien pu, au nom du Ciel, faire un trou à votre habit ?

HASSENREUTER — Mon garçon, il y a moins d'une heure, j'avais encore les pieds sous la table d'un prince : *post hoc, ergo propter hoc* !¹⁹ — je m'assoie pour vous dans un foutu omnibus pour me rendre dans ce foutu quartier... si vous ne savez pas apprécier mon obligeance : allez-vous en !

JETTEL — Vous m'avez donné rendez-vous ici à quatre heures. Vous m'avez fait attendre une heure bien sonnée dans cette cage à poules, dans les charmants couloirs parmi la marmaille... J'ai attendu, je ne vous ai pas fait le moindre reproche ! et maintenant vous avez le bon goût de me cracher dessus comme si j'étais un bassinnet !

HASSENREUTER — Mon garçon...

JETTEL — Au diable ! je ne suis pas votre « garçon ! » C'est moi plutôt qui vais vous engager comme pitre pour aller faire des galipettes à deux sous ! *Outré, il attrape canne et chapeau et s'en va.*

HASSENREUTER, *d'abord stupéfait, éclate ensuite d'un rire furieux.* — Ne soyez donc pas ridicule ! — Et d'abord je ne fais pas dans la location de costumes ! *On entend claquer la porte de l'immeuble. Hassenreuter consulte sa montre.* — Tête de veau, sacrebleu ! — Une chance qu'il ait fichu le camp, l'animal !

¹⁸ - En français dans le texte.

¹⁹ - « Ensuite, donc par conséquent. »

Il range sa montre, la ressort aussitôt et tend l'oreille. Puis il se met à aller et venir dans une grande agitation, s'immobilise, regarde dans son haut-de-forme au fond duquel est placé un miroir et se peigne soigneusement. Il va jusqu'à la table centrale et commence à ouvrir le courrier qui s'y trouve empilé. Il fait cela tout en fredonnant.

Ô Strasbourg, ô Strasbourg,
ô ville merveilleuse. ²⁰

Il consulte à nouveau sa montre. Tout à coup retentit la sonnette au-dessus de sa tête.

À la minute près ! Ce que les femmes peuvent être ponctuelles quand il le faut !
Il se presse d'aller ouvrir la porte d'entrée où il accueille quelqu'un d'une voix sonore et joyeuse. Puis aux accents de trompette de sa voix se mêle le rire cristallin d'une femme. Très vite, Hassenreuter réapparaît, accompagné d'une élégante jeune femme : Alice Rütterbusch.

Alice ! Ma petite Alice ! Approche un peu, ma petite Alice ! Viens dans la lumière ! Laisse-moi voir si tu es toujours cette petite folle d'Alice chérie des plus beaux jours de ma carrière de directeur impérial ?²¹ Fillette, dire que je t'ai appris à marcher ! que je t'ai fait faire tes premiers pas... la diction ! Tu disais toujours gageure au lieu de gag(e)ure. Ha ! ha ! ha ! J'espère que tu n'as pas oublié.

ALICE RÜTTERBUSCH — Mais dites-moi, m'sieur l'directeur, vous n'croyez tout de même pas que chuis une ingrate ?

HASSENREUTER *lui ôte sa voilette.* — Ma mignonne, mais tu as encore rajeuni !

ALICE *rougissante, ravie* — Ça serait aussi un gros mensonge de prétendre que tu n'as pas changé à ton avantage. Mais dis-moi, il fait drôlement sombre chez toi, et puis il fait — Harro, tu veux pas ouvrir un peu la fenêtre ? — on étouffe un peu.

HASSENREUTER —

Pillicock se percha sur le monde Pillicock !
Mais Tom n'a mangé sept longues années
Que souris et rats et menu gibier. ²²

Sérieusement, j'ai traversé des moments noirs et difficiles ! De toute façon, même si j'ai préféré ne pas t'écrire, ma chère Alice, on t'aura informée.

ALICE — Ben, tu sais, c'est pas tellement gentil de ta part, que t'aies pas répondu à toutes mes vraies, longues lettres — même pas un petit mot.

²⁰ - Chanson dont le texte est connu dans toute l'Allemagne dès le XVIIIe Siècle, sa mise en musique est publiée pour la première fois en 1828. C'était une des chansons favorites de Karl Marx qui l'a retenu dans le florilège des chansons allemandes qui l'offrit à sa femme Jenny von Westphalen à l'occasion de leurs noces.

²¹ - L'Alsace et la Moselle, qui appartenaient à l'Empire allemand depuis 1871, constituaient le *Reichsland Elsaß-Lothringen* (« Land impérial d'Alsace-Lorraine »). Le théâtre de Strasbourg était donc « Théâtre impérial » (*Reichstheater*). Hauptmann s'inspire de la biographie d'Alexander Heßler, qui fut directeur du théâtre de Strasbourg jusqu'en 1881 avant d'y être nommé à nouveau en 1886. La bonne humeur de Hassenreuter est vraisemblablement inspirée par la nouvelle de son retour à Strasbourg.

²² - Deux citations du *Roi Lear* de Shakespeare, prononcées par le personnage d'Edgar alors qu'il se fait passé pour fou (III, 4). Traduction Jean-Michel Déprats, Gallimard, collection Folio/Théâtre, p.137 et p.140.

HASSENREUTER — À quoi bon, ha ! ha ! ha ! répondre à une petite fille quand on a bien assez à faire pour soi-même et qu'on ne peut être d'aucun secours ? Eh oui ! *Ex nihilo nihil* !²³ — ça veut dire : on ne fait rien sans rien. Des mites et de la poussière ! De la poussière et des mites ! Ah ! ah ! ah ! Voilà tout ce que m'a rapporté mon travail pour la culture allemande à la frontière ouest.

ALICE — Alors comme ça, tu as refile ton fonds de costumes au directeur Kurz ?

HASSENREUTER — « Ô Strasbourg, ô Strasbourg, ô ville merveilleuse. » Non, ma petite, je n'ai pas laissé le fonds à Strasbourg ! Cet ancien garçon de café, ce limonadier, ce patron de bastringues qui a pris ma succession — ce crétin, cette *bête imbécile*²⁴ — n'en a pas voulu ! — Eh oui, je ne leur ai pas laissé le fonds là-bas : mais en revanche quarante mille marks ! de l'argent durement gagné dans les tournées du temps que j'étais comédien, et par-dessus le marché une fortune de cinquante mille qui venait de ma brave femme. Eh oui ! — D'ailleurs, ça a été ma chance d'avoir gardé les costumes. — Regarde ! — Ha ! ha ! ha ! Ces gars-là, — *il touche quelques-unes des armures* — tu te souviens d'eux ?

ALICE — Je connais mon p'tit monde !²⁵

HASSENREUTER — C'est comme ça : tous ces p'tits gars de Wallenstein, et tout ce qui pend autour, ont bel et bien sauvé la mise à ce vieux marchand de fripes et loueur de costumes Harro Eberhard Hassenreuter après son hégire²⁶ ! — Mais parlons de choses plus agréables : j'ai lu dans le journal que Son Excellence allait t'engager à Berlin.

ALICE — Oh, ça me fait ni chaud ni froid ! J'aimerais mieux jouer chez toi, et il faut que tu m'le promettes, que si jamais tu r'devenais directeur... tu m'le promets, pour que j'puisse rompre tout de suite mon contrat ! *Le directeur éclate de rire.* — Ça fait trois ans que j'm'embête sur des tréteaux d'province. J'aime pas Berlin ! et encore moins le Théâtre Royal²⁷. Mon Dieu, les gens ! jouer d'ces comédies ! — Tu sais, je fais partie d'tes meubles, j'en ai toujours fait partie ! *Elle prend la pose entre deux mannequins en armure.*

HASSENREUTER — Ha ! ha ! ha ! ha ! Viens, mon fidèle cuirassier.

Il ouvre grand ses bras, elle vole vers lui et ils se saluent en échangeant quelques longs baisers.

ALICE — Allons, Harro – mais dis-moi : que devient ta femme ?

HASSENREUTER — Thérèse va bien, à part que, malgré les soucis et les chagrins, elle grossit de jour en jour – Fillette, fillette, c'que tu sens bon ! *Il la serre contre lui.* Sais-tu que tu es diablement dangereuse ?

²³ - Citation du *De rerum natura* de Lucrèce (I, 150 et I, 250).

²⁴ - En français dans le texte.

²⁵ - Pour *I kenn' doch meine Pappenheimer*, citation presque textuelle de *La mort de Wallenstein* de Schiller : *Daran erkenn ich meine Pappenheimer* (« Je reconnais bien là mes [cuirassiers de] Pappenheim » III, 15). Cette citation connaît en Allemagne la célébrité d'un adage.

²⁶ - En arabe dans le texte. *Hedjra*, « fuite », désigne la fuite de Mahomet de La Mecque pour Médina en 622 du calendrier chrétien, première date de la chronologie musulmane.

²⁷ - Le *Königliches Schauspielhaus* de Berlin fut dirigée par le Comte Botho von Hülsen de 1851 jusqu'à sa mort en 1886. Ce théâtre brillait, particulièrement dans les années 70 et 80, par la médiocrité de son répertoire (œuvres de divertissement et mauvais drames historiques).

ALICE — Tu me prends pour une idiote ? Bien sûr que je suis dangereuse.

HASSENREUTER — Sacredieu !

ALICE — Tu crois qu'je viens dans c'quartier charmant, grimpe trois escaliers pour me rendre à un rendez-vous avec toi dans c'grenier qui sent l'renfermé, si j'savais pas qu'c'est dangereux pour nous, pour toi et pour moi ? – Au fait, veinarde comme je suis, j'ai trouvé moyen d'tomber sur Nathanael Jettel dans l'escalier, à un ch'veu près, j'tombais dans les bras de monsieur le sociétaire. On peut compter sur lui pour qu'ça reste pas entre nous, ma p'tite visite.

HASSENREUTER — J'ai dû mal noter la date : cet animal soutient mordicus, ha ! ha ! ha ! que je l'ai fait venir cet après-midi.

ALICE — C'est d'ailleurs pas l'seul personnage invraisemblable²⁸ que j'ai rencontrée dans les six paliers de l'escalier : c'que les gentils p'tits moutards qui traînent sur les marches ont gueulé derrière mon dos est tellement dégoûtant – des mioches, même pas hauts comme trois pommes, et des grossièretés comme j'en ai encore jamais entendues.

HASSENREUTER *rit, puis devient sérieux.* — Eh oui, tu vois : on s'y habitue ; ce qu'il peut traîner ici dans cette vieille baraque comme jupons sales qui vous balaient les escaliers et ça se faufile, ça rampe, ça râle, ça gémit, ça soupire, sue, crie, jure, jacasse, bricole, rabote, raccommode, barbotte, ça monte, ça descend, ça pratique toutes sortes de trafics obscurs, il niche ici tout un peuple qui craint la lumière, qui gratte la cithare, joue de l'harmonica — ce qu'il peut y avoir ici comme détresse, faim, misère, vies dépravées, c'est inouï. Et ton vieux directeur, last but not least²⁹, court, s'essouffle, soupire, transpire, crie et jure, ha ! ha ! ha !, comme on dit à Berlin : quand faut y aller, faut y aller. Ha ! ha ! ha ! fillette, ce que j'ai pu en baver.

ALICE — Au fait, sais-tu qui j'ai rencontré quand j'allais à la Gare du Jardin zoologique ? Le vieux Prince-gouverneur³⁰. Et tu vois, effrontée comme je suis, j'ai papillonné à côté de lui pendant vingt minutes et je te l'ai embobiné dans un long discours et, ma parole, Harro, comme j'te l'dis, ça s'est réellement passé en vrai comme ça. Sa Majesté est passée en grande escorte sur l'allée cavalière. J'me suis dite que j'allais tourner de l'œil ! Et j'me suis mise à rire de tous mes dents et Son Altesse m'a menacé du doigt, comme ça. Mais c'que j'étais contente, tu peux m'croire. Mais j'ai gardé l'meilleur pour la fin. Alors écoute bien. – Est-ce que ça m'f'rait plaisir, que me d'mande tout à coup Son Altesse, si j'aim'rais pas r'tourner à Strasbourg si l'directeur Hassenreuter r'prenait ses fonctions. Tu sais quoi ? j'ai failli faire une cabriole !

²⁸ - Textuellement « être bassermannien », pour une étrange vision en référence à un rapport du député Friedrich Daniel Bassermann devant l'Assemblée Nationale de Francfort en 1848 sur la situation à Berlin : « Je vois ici des êtres peupler la rue que je ne veux pas décrire ici. »

²⁹ - D'après la première version (in-quarto) du *Roi Lear* ; Lear appelle Cordélia « la dernière mais non la moindre » de ses filles.

³⁰ - Le *Fürst Statthalter* était Chlodwig Prince de Hohenlohe-Schillingsfürst (1819-1901). Ce dernier fut à partir de 1874 ambassadeur à Paris avant d'être nommé Prince-Gouverneur du « Land impérial » d'Alsace-Lorraine.

HASSENREUTER *se débarrasse de son pardessus et se dresse là, avec toutes ses décorations.* — Tu auras certainement remarqué que Sa chère petite Altesse a pris un excellent petit-déjeuner. Eh oui ! Nous avons pris ensemble un exquis petit-déjeuner entre hommes, chez le Prince Ruprecht en dehors de la ville, à Potsdam³¹. Je ne nie pas qu'un certain retour de fortune dans la destinée misérable de ton ami ne soit peut-être en cours.

ALICE — Mon chéri, tu as l'air d'un homme d'État, d'un ambassadeur.

HASSENREUTER — Ah ! tu ne connais pas encore cette poitrine pleine de décorations des plus éminentes !? Claire et Egmont : viens donc y étancher ta soif !³² *Nouvelle étreinte. Carpe diem !* Profite du jour !³³ Il est vrai que le mousseux, ma jeune ingénue³⁴, n'est pas au répertoire actuel de ton vieux directeur, éveilleur et ami ! *Il ouvre un coffre et en sort une bouteille de vin.* Mais ce vin d'abbaye n'est pas piqué des vers non plus ! *Il débouche la bouteille. On actionne la sonnette.* Quoi ? — Psst ! — Qui a donc la monstrueuse impudence de venir sonner ici un dimanche après-midi ? *On sonne plus fort.* Va, ma petite, retire-toi dans la bibliothèque. *Alice disparaît rapidement dans la bibliothèque. On sonne derechef.* Bon sang de bonsoir, mais il est fou ce type ! *Il se hâte à la porte.* Vous attendez ou vous fichez le camp ! *On entend qu'il ouvre la porte.* Qui ? Comment ? » C'est moi, mademoiselle Walburga » ? Quoi ? Je ne suis pas mademoiselle Walburga. Je ne suis pas la fille ! Je suis le père ! Ah, c'est vous, Monsieur Spitta ! Votre serviteur, je suis le père ! Je suis le père ! Que voulez-vous donc ? *Le directeur réapparaît dans le couloir accompagné de Erich Spitta, un jeune homme de vingt-et-un ans portant des lunettes à pince-nez et dont les traits sévères ne sont pas insignifiants. Spitta, qui passe pour être étudiant en théologie, est vêtu en conséquence. Il ne se tient pas droit et sa constitution physique trahit l'étude et une alimentation insuffisante.* Vous vouliez donner cours à ma fille ici, dans le grenier ?

SPITTA — Je passais en tramway attelé³⁵ et j'ai vraiment cru voir mademoiselle Walburga en bas traverser le porche en vitesse et entrer dans l'immeuble.

HASSENREUTER — Je n'en sais rien, mon cher Spitta. Ma fille Walburga est en ce moment avec sa mère, à l'Église anglaise³⁶ je crois, pour assister à l'office liturgique.

SPITTA — Alors je vous prie infiniment de m'excuser si je vous ai dérangé. J'ai pris la liberté de monter parce que je me disais qu'être accompagnée dans ce

³¹ - Il n'a pas existé de Prince Hohenzollern Ruprecht.

³² - Libre citation de *Egmont* de Goethe (Acte III, *Au logis de Klärchen*). Toute la scène comporte de multiples allusions à cette tragédie. Les didascalies renvoient parfois textuellement au texte goethéen : « Il fait tomber son manteau et se tient là dans son habit magnifique. »

³³ - Horace, *Odes*, I, 11, 8.

³⁴ - Textuellement « petite naïve » (*kleine Naïve*), cette expression correspondait dans le théâtre allemand à l'emploi de *jeune ingénue* dans le théâtre français.

³⁵ - En allemand *Pferdebahnwagen*, omnibus sur rail tracté par des chevaux. Son usage a été introduit à Berlin en 1865.

³⁶ - L'Église anglaise (*englische Kirche*) était située dans la Oranienburger-Strasse. Elle fut gravement endommagée au cours de la seconde guerre mondiale.